

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Le beau temps nous est fidèle, ce qui maintient le règne des toilettes d'été. Les ravissants petits mantelets en mousseline brodée de madame Colas ne perdent rien de

les précurseurs des mauvais jours, il faut s'en occuper le plus tard possible. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai aperçu dans la maison Gagelin des étoffes de soie nouvelles de la plus grande magnificence, ainsi que des châles longs en peluche, nommés châles *hermine*, sur lesquels figure, en effet, une haute bordure, imitant parfaitement ce genre de fourrure.

M. Gagelin nous offrira incessamment les merveilles qu'il tient encore cachées, car sa maison possède, une des premières, les nouveautés les plus importantes en étoffes, confections et châles. Nous prendrons bonne note de tout cela le mois prochain, époque où l'on songe alors sérieusement aux changements qu'exige la mode.

On portera, dit-on, beaucoup de chapeaux en velours et en étoffes de fantaisie, soit à petits pois, soit brodées en chenille. En attendant, les chapeaux d'été doivent nécessairement suivre les toilettes légères, et ce sont encore eux qui conservent le privilège de parer nos élégantes. Je ne puis, à ce propos, résister au désir de vous donner la description de quelques charmants modèles, que j'ai vus chez Alexandrine, ce souverain oracle du bon goût, qui imprime un cachet de grâce indéfinissable à toutes ses créations.

D'abord, voici un chapeau de taffetas rose moucheté. La passe est claire; derrière il y a deux bavolets, l'un roide, l'autre souple; entre

leur vogue, ainsi que ses élégants canezous blancs, auxquels elle donne une grâce toute particulière.

J'ai remarqué dans son magasin de fort jolis fichus *Marie-Antoinette*, pour mettre sur les robes à corsage décolleté. Ces fichus sont couverts de plusieurs rangs de dentelle, alternativement séparés par des ruches en ruban. Ils ont une extrême distinction, comme tout ce qui sort, du reste, de chez madame Colas.

Pas le moindre secret ne se divulgue quant aux modes d'automne; ces graves questions se discutent dans le mystère et ne sont point encore résolues; en avancer l'instant, n'est pas en notre pouvoir. D'ailleurs, ces détails seront

eux se trouvent des branches de bruyère rose, qui retomberont coquettement sur les épaules de la belle dame que ce chapeau embellira.

Cet autre modèle est assez original, c'est une paille anglaise. La passe est travaillée en travers. Au bord il y a des bouclettes de paille, entre lesquelles s'enlace un ruban groseille. Le bavolet est composé d'un double rang de dentelle noire. Sur la passe, un ruban plat, entouré d'une ruche, vient former la pointe. Ce ruban groseille est mélangé d'ornements en velours noir. Sous la passe il y a des boutons de roses du roi. Ce chapeau est d'une indraduisible distinction.

J'ai remarqué encore une paille de riz, modèle *pamela*. La passe de ce chapeau est claire, le fond plein. Une branche de gros lilas, de deux tons, en compose l'ornement; mais cette branche est posée avec une grâce qu'on ne saurait dépeindre; on dirait que le hasard seul l'a jetée là, et l'on sait que le hasard est souvent fort adroit; or, rien n'est plus charmant.

La passementerie jouera un grand rôle sur toutes les garnitures de robes cet hiver. On portera beaucoup de basquines, qui en seront

aussi garnies. Le magasin de la Ville de Lyon, qui occupe le premier rang parmi ceux où se trouve cette spécialité, fait fabriquer en ce moment des ornements d'un goût délicieux. M. Audoyer nous donnera prochainement une longue nomenclature des objets adoptés par la mode, et je vous transmettrai fidèlement ces détails.

Il me reste à vous parler des corsets sans goussets de madame Sophie Dumoulin, qui donnent à la taille une grâce extrême. Leur renommée s'étend chaque jour davantage, et c'est justice. Aucun modèle n'habille avec plus de perfection, et madame Dumoulin mérite toute notre reconnaissance pour les soins qu'elle met à cet objet si important de la toilette féminine.

Parmi nos parfumeurs le plus en renom, nous recommandons M. Legrand, fournisseur breveté de Sa Majesté l'Empereur Napoléon III et de plusieurs cours étrangères. C'est à lui que nous devons le baume de Tannin, dont l'usage est si salutaire pour arrêter la chute des cheveux et en prévenir la décoloration.

MADAME JULIETTE LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 441.

TOILETTE DE CHAMBRE. — Coiffure composée de velours et de mousseline brodée.

Deux touffes de coques en velours viennent se réunir, en diminuant, sur le nœud des cheveux.

Le fond en mousseline est petit et garni d'une bande qui retombe derrière en partant, petite du côté.

Robe de chambre Louis XV, en taffetas blanc broché, d'un semé de dahlias en jardinière et garni d'un plissé en ruban de couleurs assorties.

Cette robe de chambre est presque montante. Elle est coupée carrément sur le dos et sur le devant.

Elle est ajustée sur les côtés où les lez de la jupe sont rapportés à la taille. Le corsage est légèrement froncé dans le bas.

Le corsage et la jupe sont ouverts droits du haut en bas. Les coins du bas, devant, sont arrondis.

Un ruban n° 42, plissé à plis crevés, borde l'encolure, l'épaulette, les deux côtés du devant sur le corsage et sur la jupe, et tout le bas. La manche est garnie de même au bras et au volant.

La robe de dessous est en mousseline, avec un volant pour sous-manche et deux volants à la jupe.

Le dos est composé de trois gros plis crevés, qui se continuent tout le long et forment la traîne dans le bas.

La manche, plate du haut, est garnie d'un volant à gros plis crevés.

Une cordelière passe sous les plis et maintient la taille: elle retombe devant.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en taffetas blanc *pointillé* de noir, rubans de même, orné de velours et de dentelles noires; garni dessous de roses blanches et de blondes.

La passe est enlevée devant et se continue pour former le bavolet en s'arrondissant sur le côté; elle est garnie d'une dentelle noire, qui rabat sur le chapeau et forme garniture autour du bavolet.

Le bavolet s'étale et forme de gros plis creux derrière.

Une fausse passe en taffetas accompagne la joue et les mentonnières en blonde.

Une grosse rose blanche retombe dans le vide entre la passe et la fausse passe.

La calotte est petite et très fuyante.

Sur le chapeau sont deux petits velours très étroits entourés d'une dentelle ruchée, qui sont noués sur le milieu et retombent en pattes.

Sous le bavolet, de chaque côté, des boucles et des bouts en petit velours noir.

Robe en taffetas gros bleu, garnie de velours et d'effilés en chenille noire.

Corsage montant, ajusté, formant devant le bas de gilet, remontant à la hanche et ne dépassant la taille, sous le côté, que d'un centimètre, puis formant derrière le caraco arrondi, avec deux plis creux sous le dos.

Un velours de 10 centimètres sur l'épaule, venant se réduire à 2 à la taille, forme bretelle de chaque côté.

Trois velours repincés aux extrémités sont posés en brandebourgs devant et viennent s'arrêter sous la bretelle.

Quatre nœuds en velours garnissent le devant du corsage.

L'effilé en chenille qui borde la bretelle continue au bas du corsage.

La manche, composée de trois bouffants et d'un volant, est coupée par trois velours noués sur le côté en arrière. Le nœud du bas laisse retomber deux bouts sur le volant, qui est bordé d'un effilé en chenille.

La jupe en taffetas est garnie de deux volants, dont le premier est posé à 10 centimètres de la ceinture.

Chacun des deux volants est lui-même orné d'un volant à tête, terminé par un effilé.

Les volants ont 49 centimètres de busqué.

Le volant du haut a 30 centimètres de découvert, et le volant qui le garnit en a 22, avec une tête de 3.

Le volant du bas est disposé de même.

La jupe a 5 lés.

Le premier volant a 6 lés; le volant qui le garnit en a 7.

Le deuxième volant a 8 lés, et sa garniture en a 9.

Col et sous-manches en dentelles.

A NOS ABONNÉS.

Fondé en 1843, le *Moniteur de la Mode* a imprimé un essor, alors tout nouveau, à la publication des journaux de modes.

Cette initiative, dont le public lui a tenu compte, il n'est pas un de nos confrères qui veuille nous en contester le mérite.

Aujourd'hui, jaloux de mieux faire encore que par le passé, nous avons décidé qu'à partir du premier numéro d'octobre prochain le texte du *Moniteur* prendrait une importance nouvelle.

A cet effet, nous augmentons considérablement la justification de nos pages, et nous introduisons l'illustration dans nos colonnes.

Désormais la partie littéraire, grâce au développement que nous allons lui donner, offrira d'autant plus d'intérêt qu'elle sera complétée par de charmantes gravures sur bois, imprimées

avec le soin qu'apporte à tous les ouvrages qui sortent de ses presses l'excellente maison L. MARTINET, qui imprime notre journal depuis sa fondation.

Au moyen de cette innovation, toute dans l'intérêt de nos abonnés et qui ne leur impose aucun surcroît de dépense, le *Moniteur de la Mode*, jusqu'ici journal de modes seulement, deviendra donc un véritable petit musée de gravures pittoresques. C'est là un sacrifice nouveau, que nous nous imposons volontairement, avec la conviction d'en recueillir les fruits. Car nous avons éprouvé par nous-même que le public sait toujours gré à un éditeur du zèle et des efforts qu'il déploie dans le but de conquérir ou de conserver sa faveur.

Ad. GOUBAUD.

LA VILLA CROISSY.

(Suite.)

Les changements que va subir au mois d'octobre prochain le texte du *Moniteur de la Mode*, nous imposent l'obligation de terminer avec le présent semestre la publication de l'intéressant roman de M. Gustave Desnoireterres. Cette nécessité, que nous ne pouvions prévoir quand nous entreprîmes la réimpression de ce feuilleton, ne nous permet pas de le reproduire avec tous ses développements. Nous nous bornons donc à résumer, avec le consentement de l'auteur, les parties les plus susceptibles d'analyse, en respectant les scènes trop essentielles à l'action pour admettre ni abréviations ni coupures.

Nous avons laissé Adrien et Isaure en pleine voie de brouille et de rupture. Une gracieuse parole, une légère avance de la part d'une femme longtemps aimée suffirait peut-être pour retenir un captif prêt à rompre ses fers. Mais Isaure est trop altière pour écouter une autre voix que celle de l'orgueil. Au lieu de faire un pas pour proposer la paix, elle attend fièrement qu'on l'implore, bien convaincue qu'on ne saurait longtemps lui résister. Tactique maladroite, car à mesure que le cœur de Vartres se détache de l'impérieuse Isaure, il fait un pas de plus vers madame de Surbley, dont l'humeur douce et tendre est mieux faite pour captiver une âme sensible et fière telle que l'est celle de notre héros. D'ailleurs, Vartres se sent aimé, mais aimé d'un amour sincère et sans mélange de coquetterie ni de vanité. L'aveu involontaire échappé à Henriette dans le délire de la fièvre, aveu qu'elle ignore elle-même, ne lui laisse point de doute à cet égard. Cependant, placé entre ces deux femmes, l'une qu'il n'aime plus, l'autre qu'il se sent près d'aimer avec excès, la délicatesse lui fait une loi de s'éloigner et de prévenir par son départ les conséquences d'une rivalité toujours pénible pour toutes deux. Aussi ne balance-t-il pas à leur annoncer son départ. Cette nouvelle les frappe également l'une et l'autre, celle-ci parce qu'elle sent son empire lui échapper, celle-là parce que la perspective du départ d'Adrien l'éclaire elle-même sur le vide que ce départ va laisser dans son cœur. Toutefois elle sent que la raison et les convenances exigent impérieusement ce sacrifice, et elle s'y soumet sans murmure. Mais Isaure, blessée dans ce qu'elle a de plus sensible, son amour-propre et sa vanité, a pé-

nétré le secret de son amie et deviné en elle une rivale. Ici nous rendons la plume à l'auteur.

Isaure et Amédée.

— Ma chère amie, fit Canisy, voici ce vilain homme qui vient te faire ses adieux et prendre congé de toi.

Les deux jeunes femmes parurent également émues. Madame de Foucault était devenue extrêmement pâle, et s'efforçait en vain à contenir les pulsations précipitées de sa poitrine. Quant à Henriette, elle croyait son secret bien à elle; dévorée d'un amour sans espoir, elle était résignée à l'avance et entrevoyait presque avec un certain contentement une séparation qui la faisait rentrer en possession d'elle-même.

— Vous nous quittez donc, monsieur ? lui dit-elle.

— Oui, madame, et ce n'est sans en vouloir beaucoup aux préoccupations qui m'appellent ailleurs.

— En nous accordant quelques jours, M. de Vartres, vous nous faisiez un sacrifice dont on doit vous être reconnaissant. Vous demander plus serait abuser, et nous ne le devons pas.

— Madame, que dites-vous là ! c'est moi qui ai abusé et qui ai à requérir l'absolution plénière pour une invasion dont vous n'ignorez pas les circonstances atténuantes. Nous avons commencé l'un à l'égard de l'autre commedans Marivaux, un peu par le paradoxe et l'étrangereté, il faut en convenir. On pourrait faire une comédie avec cela.

— La ferez-vous, monsieur ?

— Mais le dénouement ? demanda Canisy avec une intention qui ne devait pas échapper à son ami.

— Un dénouement se trouve toujours.

— Bon ou mauvais.

— Madame, poursuivit Adrien, puis-je vous être utile à quelque chose ? Avez-vous quelques ordres à me donner, quelque commission que je puisse remplir ?... même une visite à la couturière ou à la modiste. Un romancier par état doit être érudit en toutes ces matières. Et, pour ma part, je crois que je ne m'acquitterais pas plus mal qu'un autre, toute vanité de côté, d'une négociation auprès de la lingère ou de la marchande de modes.

— Je ne doute pas plus, monsieur, de votre extrême compétence que de votre obligeance extrême. Mais la lingère et la marchande de modes se ressentent un peu de mon séjour ici.

— Je suis désolé, madame, de ne vous être bon à rien. Et vous, madame de Foucault, fit-il en se retournant vers Isaure avec une aisance qui, dans l'état d'exaltation où elle était depuis la veille, lui parut être le comble de l'impudence et de la moquerie; et vous, madame, n'avez-vous pas quelques ordres à me donner?

Vatrès, sans un manque de savoir-vivre inqualifiable, ne pouvait se dispenser de faire les mêmes offres de service à Isaure. Cette question, formulée d'ailleurs avec une politesse exquise, semblait ne pas permettre la moindre interprétation équivoque. Mais la jeune femme se trouvait dans l'une de ces situations d'esprit où les objets n'apparaissent que sous un jour faux et menteur, où la démarche la plus innocente est tout aussitôt torturée, travestie, incriminée. Elle se dit que cet homme, non content de profiter du prétexte le plus frivole pour rompre une chaîne qu'il regrettrait sans doute d'avoir acceptée, voulait qu'il ne lui restât pas le plus petit doute sur son complet détachement. Qui sait? cet amoureux, jadis trahi, songeait-il à prendre sa revanche et à rendre affront pour affront, douleur pour douleur? Oh! oui, c'était cela. Il se vengeait. Mais sa vengeance lui échappait, elle ne lui donnerait pas le plaisir du triomphe. Qu'est-ce qu'était M. de Vatrès? un homme qu'on épouse. Mais on ne mourrait pas veuve parce qu'il partait pour le Kamtchatka ou le Tombouctou.

— Je vous remercie infiniment, monsieur, lui dit-elle d'une voix métallique, l'œil étincelant. Malgré votre grand savoir en chiffons, vous me pardonnerez d'hésiter et de remettre à ma prochaine apparition à Paris des acquisitions d'ailleurs fort peu urgentes. Mais, si nous connaissons le même monde, si nous avons les mêmes relations et les mêmes amis, je vous prierais de leur faire part d'un résolution très grave puisqu'elle décide de mon avenir. Au fait, vous êtes l'ami de M. Amédée, et à ce titre, vous avez quelques droits à la confiance que je vais vous faire. M. de Canisy m'a fait l'honneur de me demander ma main; je la lui donne.

Jamais coup de théâtre ne produisit un tel effet. L'étonnement, la stupeur furent si grands que chacun demeura comme foudroyé à cette annonce si peu prévue par le plus intéressé, par Canisy. Madame de Surbley la regardait avec des yeux ahuris; il n'était pas possible qu'elle eût bien entendu, que tout cela fût vrai.

Mademoiselle Dorothée, que sa chère belle-sœur n'avait pas habituée aux confidences, était celle que cela semblait le moins surprendre. Si le romancier était loin de s'attendre à cet étrange coup de tête, il en pénétra à merveille la cause déterminante: cette femme ne songeait qu'à sauvegarder sa vanité, et elle épousait son ami pour lui prouver, à lui Vatrès, que l'on ne tenait pas autrement à lui, et que les maris ne faisaient pas défaut. Un sourire de dédain, mais sans amertume, effleura sa lèvre; s'il n'échappa pas à Isaure, il dut la convaincre qu'elle avait complètement échoué, et que l'on prenait allègrement son parti sur cette détermination extrême. Elle tendait toujours la main à Canisy, qui se tenait immobile, terrassé par son bonheur.

— Eh bien! vous ne la voulez pas? lui dit-elle.

Amédée se précipita sur ces cinq jolis doigts qu'on lui livrait et les couvrit de baisers.

— Oh! j'en perdrai la raison... Suis-je bien éveillé? ai-je bien entendu... je m'attendais si peu... j'étais si peu préparé!... vous voyez, je ne trouve pas un mot pour vous exprimer tout ce que j'éprouve, toute la joie, l'ivresse... J'en deviendrai fou!

— C'est ce qu'il ne faut pas, et je n'exige pas autant de votre affection. Je vous dois une explication sur une détermination aussi brusque et que, d'après notre entretien de ce matin, vous ne pouviez espérer si prochainement. Sans vous en douter, vous avez été plus habile en vous livrant pieds et poings liés à ma discrétion, que si vous eussiez mis en jeu la diplomatie la plus déliée. J'ai été touchée, sincèrement touchée d'une soumission qui, sans se faire aucunement valoir, acceptait les pires conditions... Enfin, votre conduite parfaite a plus fait que des discours savants contre lesquels on se tient en garde; je me suis dit que puisqu'il était probable que je finirais par consentir à devenir votre femme, il n'y avait pas de raison pour que je vous fisse acheter par un plus long noviciat ce que vous considérez comme votre bonheur...

— Isaure, mais, vraiment, tu es une étrange femme, dit enfin madame de Surbley. Tu nous vois tous renversés, et il y a bien de quoi. Sans préparation, sans rien qui mette sur la voie d'une pareille détermination, tu jettes à la tête de ce pauvre Amédée un bonheur qui le rendra le plus heureux des hommes s'il ne le tue pas. Tu avoueras que c'est un peu commencer comme on finit.

— Petite sœur, petite sœur, ne crains rien, cela va beaucoup mieux, et j'en réchapperai;

ainsi, sois tranquille. Le bonheur n'a jamais tué personne.

A l'exception de Canisy qui rayonnait, les visages de chacun exprimaient une gêne, un embarras, une contrainte pénible, tout au moins une froideur qu'il fallait braver et contre lesquels Isaure, exaltée par son indomptable orgueil, était toute préparée à se roidir. Henriette, indignée d'une duplicité aussi profonde, avait, dans son accent, laissé percer quelque chose de son impression secrète. Elle n'avait point été maîtresse d'un premier mouvement, et, bien que ses paroles n'eussent extérieurement rien de malveillant, l'air dont tout cela fut dit témoignait assez d'une arrière-pensée menaçante. Sans trop se rendre compte de ce ton glacial et épigrammatique, Amédée ne put pas ne pas remarquer l'étrange figure de sa sœur à cette révélation si inopinée. Sans doute, Henriette en voulait-elle un peu à son amie de ne lui avoir pas manifesté plus de confiance; c'était même la seule interprétation possible de ce mécontentement passager. Toutefois, sentait-il le besoin de donner le change sur cet accueil légèrement rebatitif; et, s'asseyant sur le lit de madame de Surbley d'une façon toute caline :

— Ma bonne petite sœur, lui dit-il, demande donc à madame de Foucault... à quand la noce ?

— Je vous ai tendu la main. Le reste ne me regarde pas, fit Isaure.

— Mais alors vous m'en remettez le tout ?

— Sans doute.

— Oh ! s'il en est ainsi, s'écria-t-il avec transport, vous n'avez que juste le temps de donner des ordres à vos couturières, et, puisque Vartres part pour Paris, fiez-vous à lui. Il passe pour avoir fait, trois années durant, un courrier de mode sous le pseudonyme de la comtesse de Banneville.

— Mais Paris n'est pas au bout du monde, et, sans imposer cette tâche à personne, je peux parfaitement me transporter chez mes fournisseurs de mon pied léger... Mais laissons cela; si M. de Vartres n'était pas tant votre ami, j'aurais à me reprocher d'être fort intempestivement intervenue dans son audience d'adieu.

— Je vous remercie, madame, d'une confiance dont mon affection pour Amédée me rendait digne. Et veuillez croire à la part très sincère que je prends à sa joie.

— Ce bon Adrien ! est-ce que cela ne te fait pas envie, hein ?

— Je conviens que je te trouve fort heureux, répondit Vartres avec un masque de conviction dont Isaure et Henriette pouvaient apprécier la sincérité.

— Bien vrai ?

— En peux-tu douter ?

— Eh bien ! mon cher, avance ici.

— Et pourquoi ?

— Avance toujours.

Vartres s'était approché sans trop savoir où il voulait en venir.

— Ma chère amie, fit Canisy, en se retournant vers sa sœur, tu vois ce garçon-là; eh bien ! j'ai l'honneur de te demander ta main en son nom.

— Amédée, vous êtes tout à fait fou ! s'écria madame de Surbley, en se redressant sur son lit.

Vartres s'était emparé vivement de son bras.

— Je ne suis pas fou du tout, continua le terrible étourdi, je sais que je fais votre bonheur à tous deux, et je sais que je ne serais pas heureux, si j'étais seul à l'être... Ne m'interromps pas, ne m'interromps pas... Ce mariage a toutes les conditions d'un mariage de raison, et est mieux qu'un mariage de raison... vous vous estimez, vous avez eu tout le loisir de vous apprécier l'un l'autre...

— Amédée ! fit le romancier, au nom du ciel, tais-toi... tu vois bien que ta sœur...

— Qu'elle le veuille ou non, elle m'entendra jusqu'au bout.

— Et qu'entendrais-je que je ne sache et que ne sache aussi M. de Vartres ? ne sais-je pas que vous êtes possédé de la monomanie du mariage... pour vous et pour les autres ? que cette folie a pris chez vous des proportions effrayantes ? depuis mon veuvage, n'ai-je pas eu à résister aux plus incessantes obsessions ! ne m'avez-vous pas forcée d'être plus que réservée, plus que froide ? d'être impolie, plus que cela, grossière ?... Ne m'avez-vous pas réduite, par votre inqualifiable conduite, à me montrer, à l'égard du seul homme intelligent et parfait de manières qui soit venu ici, d'une impertinence qu'on m'a promis d'oublier, mais que j'ai plus de peine, moi, à me pardonner ! Heureusement pour M. de Vartres et pour moi, nous sommes au fait de votre maladie; cela rend moins grave et moins... pénible l'absurdité d'une pareille scène, que M. de Vartres consentira à excuser, je l'en supplie.

Vartres était sur des charbons ardents. Il ne trouva pas un mot à dire. Isaure le dévorait du regard, plongeant jusqu'au fond de l'âme pour y chercher sa pensée. Pour la bonne mademoiselle de Foucault, elle se crut dans une maison d'aliénés.

Canisy n'était pas homme à s'arrêter en aussi beau chemin et pour si peu. Il avait ses raisons, d'ailleurs, et nous les connaissons, pour être sûr qu'en faisant violence à cet obstiné, il tra-

vaillait à son bonheur. Il n'y aurait donc pas eu à cela d'autre mal que la monstrueuse excentricité du procédé, s'il eût été également assuré des sentiments secrets d'Adrien. Mais sa sœur était si bonne, et si excellente, et si charmante, que l'idée ne lui était pas même venue qu'on pût à cet égard différer avec lui de manière de voir.

— Ma chère amie, poursuivit-il avec une persévérance impitoyable, je t'aime, je te veux heureuse, et cela assez fortement pour te contraindre à l'être en dépit de tous les faux-fuyants et de toutes les résistances. Tu épouseras Vartres parce qu'il t'aime... et parce que tu l'aimes... Est-ce clair? Et nos deux noces se feront le même jour.

— Mais c'est de la démente! et si complètement de la démente qu'il n'y a plus à prendre tout cela que du côté plaisant!... Ce n'est même plus... embarrassant, tant c'est insensé! Et si cette petite espièglerie ne devait pas faire manquer à M. de Vartres le convoi...

— Oh! le convoi! il le manquera, voilà tout... Henriette, je suis sérieux, je suis grave, et je ne plaisante pas. Quelle objection as-tu contre ce mariage?

— Vous faites bien de dire que vous êtes sérieux, et que vous êtes grave; on ne s'en douterait guère.

— Pas de subterfuges. Réponds, quelle objection?

— Je vous supplie de remarquer qu'à chaque mariage proposé par vous et refusé par moi, vous me posez semblable question. Vous variez peu, Amédée. Toutefois, je veux bien encore vous donner cette satisfaction, tout en vous priant de ne pas abuser davantage de ma facilité et de ma longanimité.

— J'y consens, Henriette; et je te jure, si ce mariage échoue, de ne plus intervenir, en quoi que ce soit, dans tes affaires.

— Et vous me rendez un grand service.

— Mais cet arrangement mérite bien quelque complaisance de ta part; daigne donc répondre à ma question. Je suis plus raisonnable que tu ne veux croire; et si tes motifs sont bons, eh bien! ils me paraîtront tels.

— Comme cela est très sérieux, il faut y répondre sérieusement?

— Sincèrement surtout.

— Sincèrement, soit. Je me bornerai à deux objections qui en valent bien d'autres, comme vous allez en juger: Je ne veux pas me marier, et je crois savoir que M. de Vartres n'a pas plus envie que moi d'enchaîner sa liberté.

— Parle pour toi.

— Eh bien! moi, je ne me marierai jamais.

— Tu veux dire que tu ne te marieras qu'à la condition très difficile de rencontrer un cœur loyal, digne en tout point du trésor que tu lui confieras?

— Je le veux bien.

— A ce compte, Vartres est le beau-frère qu'il me faut, parce qu'il est le cœur loyal que tu exiges et l'esprit charmant qui a su trouver le défaut de la cuirasse... Vous vous aimez... Est-il donc si cruel d'en convenir? et ne vient-on pas de te donner l'exemple d'une franchise plus réellement noble que le silence que tu gardes, que cette résistance à tes propres sentiments... A quoi bon, d'ailleurs, cela... si je sais tout?

Vartres, qui vit ce qui allait se passer, s'élança vers son ami, et lui saisissant vivement le bras :

— Tu ne diras pas cela! tu ne diras pas cela!

Henriette et Isaure le regardèrent avec une expression d'ardente curiosité.

— Qu'est-ce qu'il ne dira pas? demanda madame de Surbley. Amédée, parlez, tout ceci est bien extravagant, mais je veux que vous parliez! Qu'est-ce que vous alliez dire et que M. de Vartres ne veut pas que vous disiez?

— Au nom du ciel, madame; pas en ce moment, je vous en conjure!...

— Mais c'est donc bien affreux! dit Isaure. Vraiment, ma pauvre amie, tu aurais un crime à cacher, que l'on ne s'exprimerait pas autrement.

— Tu as raison, poursuivit madame de Surbley, et je veux l'explication formelle, immédiate de ces paroles ambiguës. Parlez-vous, Amédée?

— Eh bien!... eh bien!... fit Amédée avec une certaine hésitation, tu n'ignores pas qu'après cette épouvantable catastrophe, à laquelle je ne peux penser sans que mes cheveux me dressent sur la tête... Tu n'ignores pas que tu déiras toute la nuit... et, dans ton délire...

— Dans mon délire? articula Henriette en pâlisant.

— Ton secret s'est échappé.

— Mais quel secret? demanda madame de Foucault, l'œil ardent.

— Amédée, s'écria Vartres, je ne te prie plus, je te défends d'achever!

Ces paroles apprenaient tout à la pauvre femme.

— O mon Dieu! murmura-t-elle d'une voix étranglée en se voilant le visage, et vous étiez là, vous, monsieur!...

— Madame, s'écria Adrien en se précipitant à son chevet, vous me voyez à vos genoux, vous demandant pardon pour un crime qui n'est que

celui du hasard, mais que je me reproche comme si j'étais réellement coupable, puisqu'il occasionne un chagrin que je vous eusse épargné au prix de mon sang, et qu'il était si facile de ne pas vous donner... L'intention de votre frère était bonne, j'aime à le croire; mais il est des maladresses qui vont jusqu'à la cruauté, et je sens trop la peine qu'on vous fait pour ne pas en être ému jusqu'au plus profond de mon cœur... Je ne veux pas faire allusion, en un pareil moment, à tout ce qui vient de se passer... Je ne veux vous dire qu'une chose dont vous ne pouvez douter, madame, c'est que le respect et l'intérêt que vous m'inspirez vont jusqu'à la vénération et au culte; que je n'ai jamais rencontré une femme plus pure et plus noble... Oh! ne volez pas ainsi votre visage, et daignez me tendre l'une des mains qui se cachent sans raison, comme vous me l'avez tendue déjà!...

Cela fut dit avec une onction, un mélange de pitié, d'affection, de respect si profonds qu'ils durent filtrer comme un baume dans ce cœur déchiré. Chaque phrase semblait s'agenouiller et demander grâce pour tant de douleur et un chagrin si cuisant. Il se tenait toujours aux pieds du lit; il s'empara d'une de ses mains qu'elle céda sans résistance. Mais les yeux de l'infortunée se voilèrent aussitôt, sa poitrine s'emplit de sanglots, ce fut un torrent de larmes et de gémissements qui effrayèrent un instant par leur violence. Amédée commença à craindre d'avoir péché par trop de zèle et à regretter d'avoir traité les choses avec cette brusquerie. Il s'approcha de sa sœur, mais elle le repoussa vivement. Ce mouvement était plus machinal que raisonné; elle avait si peu conscience d'elle-même, elle était si pleinement absorbée dans son désespoir, qu'elle ne sentait pas la main de Vartrès qui n'avait pas abandonné la sienne. Isaure, debout au chevet du lit, promenait un regard haineux de l'un à l'autre, et semblait attendre impatiemment l'occasion de faire payer à tous deux la torture poignante dont elle était la proie. Quant à la vieille fille, elle s'était laissé tomber dans un fauteuil, et suivait stupidement des yeux cette scène inouïe, sans être bien sûre de n'être pas le jouet d'une hallucination.

— Par pitié, laissez-moi... retirez-vous... articula la pauvre Henriette d'une voix déchirante. Je veux être seule pour pleurer librement.

— Madame, je vous obéis... mais vous me pardonnerez, n'est-ce pas, le mal involontaire que je vous cause?

— Oui, oui... mais, au nom du ciel... ne prolongez pas ma confusion en restant!

Adrien se leva, Isaure s'approcha de lui et

lui dit à demi-voix, mais de façon à être entendu de madame de Surbley :

— Ah! je comprends tout. Voilà donc le mot de cette odieuse trahison... de cette lâche perfidie!... Mais vous n'espérez pas que je sois la dupe de vous deux, je suppose!

L'indignation de l'honnête femme outragée fut telle chez Henriette, qu'elle se redressa comme un jonc qu'on cesserait de tenir ployé, et interpellant hautement madame de Foucault :

— Isaure, que comprenez-vous, et de quelle trahison voulez-vous parler?

— Qu'est-ce? fit Amédée.

— Rien qui te regarde, répondit madame de Surbley d'une voix sourde. J'ai à parler à madame de Foucault, à elle seule.

— Et il faut que nous nous retirions?

— Oui, oui; il le faut.

— Allons, puisqu'il le faut, dit Canisy. Viens, Adrien; mademoiselle Dorothee, venez-vous?

VIII.

Les adieux.

A peine la porte s'était-elle refermée sur eux que Henriette prenait la parole avec une impétuosité que son flegme accoutumé rendait plus étrange.

— Vous avez prononcé le mot de trahison, Isaure: « N'espérez pas, avez-vous ajouté, que je sois la dupe de vous deux! », c'est-à-dire ma dupe et la sienne. Je n'ai pas mandat pour défendre M. de Vartrès; mais cette parole insensée qui vous est échappée me donne au moins le droit de me défendre. Elle me rend un service très réel; car, même sans cette insulte que vous venez de me jeter, une explication était inévitable. Veuillez donc développer vos griefs, me démontrer mes torts... et ne me ménagez pas, si vous avez quelque reproche à m'adresser. Pour moi, je vous déclare que je serai claire avec vous; c'est un devoir que mon titre de sœur me dicte et que mon affection pour ce cruel étourdi me fera remplir avec une énergie qui ne faiblira pas. Maintenant, Isaure, je vous écoute.

Henriette était le calme, la raison, la douceur mêmes; son caractère avait cette uniformité, cette placidité sur lesquelles on est trop porté à prendre le change jusqu'au moment où de telles natures, forcées de sortir de leur bienveillante aménité, démontrent, au grand étonnement de ceux qui les exploitent, que la bonté n'exclut pas la fermeté, l'énergie, le cas échéant. Madame de Foucault croyait que d'un mot elle

allait écraser cette prude atteinte et convaincue d'amoureuse faiblesse ; et, au lieu de courber le front, celle-ci se mettait sur l'offensive, et provoquait même une explication pour toutes deux des plus délicates et des plus épineuses. Henriette n'eût pas pris l'initiative qu'Isaure, exaltée comme elle l'était, lui eût audacieusement demandé compte de ce qu'elle appelait sa perfidie. Donc, d'une façon ou de l'autre, ce début était inévitable. Seulement Isaure n'attaquait plus, elle avait à se défendre ; et la position tout inattendue que cela lui faisait, ainsi que l'interpellation énergique de son amie, l'avaient, sinon pleinement, du moins quelque peu déconcertée. Elle sentait qu'elle n'avait plus affaire à la même femme.

— Vous voulez savoir ce que je disais à M. de Vartres, Henriette ? Est-il bien nécessaire que je vous le dise, et ne le soupçonnez-vous pas ?

— Il se peut que je le soupçonne. Mais je ne serais pas fâchée de voir comment vous formulerez votre réquisitoire.

— Et vous me croyez fort embarrassée ?

— Oh ! je vous sais très habile et très capable de tourner des difficultés que l'idée seulement ne viendrait pas à d'autres de surmonter.

— Je suis contente, Henriette, de voir que la gâté vous revienne, et que vous preniez les choses de ce côté. C'est le mieux et le plus raisonnable, et vous me donnez là un exemple que je veux m'efforcer de suivre. Quant au compliment que vous me faites, je suis honteuse de ne pas le mériter ; je ne suis pas habile, je n'ai nullement cet esprit calme, réfléchi, un peu tortueux qui fait qu'on dissimule et que l'on renferme ses griefs au dedans de soi... ce que je pense, je le dis, et si je crois avoir des reproches à faire, je ne saurais les taire ; c'est là, ce me semble, et je le confesse en toute humilité, tout le contraire de l'habileté.

Henriette répondit avec calme :

— Et ces qualités que vous déclinez avec tant de modestie, ces qualités, je les réunis, moi, au plus haut degré ; car c'est ce que vous avez voulu que je comprisse, n'est-ce pas ? C'est moi qui ai l'esprit tortueux ; pour vous, vous êtes la franchise même. C'est à merveille. Joignez donc l'exemple au précepte, et veuillez poursuivre.

— Eh bien ! je le ferai, s'écria Isaure, avec un emportement d'autant plus grand qu'elle se sentait acculée, sans la possibilité d'éviter une discussion où le beau rôle ne saurait être à elle. Aussi bien il faut que je vous dise ce que j'ai sur le cœur. Cet homme que vous aimez et qui

ne me trahit qu'à cause de vous, cet homme, je l'aime, je l'aimais avant que vous le connussiez même !... et, sans vous, il n'aurait pas rompu avec moi sur un prétexte, et quel prétexte !... Je me doutais bien, je sentais que vous étiez un danger pour moi, et qu'il se complétait quelque chose... j'avais le pressentiment de ce qui arriverait, et si j'ai rompu avec lui, c'est que je lui ai fait une nécessité de choisir entre vous et moi... Oui ! c'est le lendemain même de cette nuit où un délire, au moins propice, se chargeait de faire connaître à M. de Vartres vos... tendresses ; c'est le lendemain de cette révélation qu'a eu lieu une rupture que je ne pouvais croire sérieuse, et qui n'eût pas survécu au moment qui l'avait vue naître, si elle n'avait pas eu une bien autre raison, une raison que je ne pouvais deviner... Voilà ce que signifiaient les paroles que vous avez surprises. J'espère que je n'ai pas manqué de franchise, et que vous devez être actuellement pleinement édifiée.

— Ceci pourrait peut-être se qualifier autrement, Isaure. Mais puisque vous appelez cela de la franchise, je le veux bien aussi. Vous dites que vous aimez M. de Vartres, et vous allez épouser mon frère ! si vous trouvez le moyen de concilier... honnêtement cela, faites-le, et dites-moi quel rôle vous nous faites jouer à tous, et quel rôle vous jouez vous-même. Mais qu'est-ce donc, à vos yeux, je vous prie, que le bonheur et l'honneur d'un homme, alors que vous eussiez consenti à devenir la femme d'Amédée, le cœur plein d'un autre amour ? Et vous n'eussiez pas reculé devant cette infamie ! Il fallait à votre orgueil blessé une fiche de consolation, peu importait le reste. Mais, si vous comptiez accomplir ce dessein sans nom, vous vous abusiez fort, car, depuis longtemps, je vous suivais pas à pas et j'avais pénétré vos projets... Ce pauvre Amédée était trop épris pour être clairvoyant ; mais j'étais là, moi, sa sœur, et, sans que vous vous en doutassiez, pas un geste, un regard ne m'échappaient. Enfin, je vous connais, Isaure, autant et mieux que vous-même, et je vous dirai : mon devoir de sœur est de protéger mon frère contre son propre entraînement, de l'empêcher de contracter une union à laquelle s'opposent impérieusement et l'intérêt de son bonheur et le soin de sa dignité. Et je ne veux pas que vous épousiez mon frère !

— Et vous ne le voulez pas, non point tant par sollicitude pour ce frère devenu tout à coup si cher, que parce que l'épouse de M. de Vartres serait quelque peu gênée d'avoir pour belle-sœur cette même femme que M. de Var-

très eût épousée indubitablement sans des manœuvres que je ne peux pas qualifier. Oh ! voyez-vous, Henriette, vos grands airs puritains ne m'en imposent point, et vous ne réussirez pas à m'abuser... Vous convenez que vous aviez, depuis longtemps, deviné ce qui se passait en moi, mes projets sur M. de Vartres ; mais alors, si vous aviez été la femme délicate que vous voulez paraître, vous eussiez pu, comme vous le dites, empêcher un mariage qui ne vous semblait pas offrir toutes les conditions de bonheur, sans songer pour cela à m'enlever le cœur d'un homme que vous saviez m'aimer... Oh ! dans ces conditions, peut-être vous eussé-je reconnu le droit de parler haut, de m'accuser de légèreté et de faire peser enfin votre volonté... Mais il en est un peu différemment, je crois !

— Vous êtes injuste envers les autres, Isaure, peut-être parce que vous mesurez les sentiments d'autrui sur vos sentiments à vous... Vos insultes ne me feront pas, toutefois, sortir des égards que je vous dois comme à mon hôte, et du respect que je me dois à moi-même... Vous avez calomnié jusqu'à l'affection que je portais à mon frère, et vous m'avez plus que fait entendre que, si je ne voulais pas de vous pour belle-sœur, c'était pour me sauver d'un remords vivant. Je répondrai à ceci que, quel que soit ce qu'on a pu découvrir de mes sentiments secrets, je demeurerai ce que je suis, la femme isolée, fuyant la foule, se renfermant en elle et n'attendant rien des autres... que je suis déterminée à ne jamais me marier, et que les démarches les plus pressantes pour faire faiblir cette résolution immuable seraient vaines... Je l'avoue, j'ai le cœur troublé, et, de longtemps, il ne retrouvera ni son calme, ni sa paisible insouciance. Mais l'estime de soi-même, le seul trésor auquel il n'est pas permis de ne pas tenir, ne s'achète que par de douloureuses victoires et de pénibles sacrifices, et c'est ce qui fait la différence entre la femme indomptée, qui n'obéit qu'à ses penchants, et la femme digne, qui sait résister, au prix de son bonheur, de ses plus chères espérances... Et maintenant, Isaure, cette déclaration faite, ce serment, si vous le voulez, car cet engagement a toute la solennité d'un serment, pensez-vous que je n'ai pas le droit de parler haut, d'accuser votre loyauté, et, comme vous dites, de faire peser ma volonté ?

— Vous me jurez que vous ne l'épouserez jamais ! s'écria madame de Foucault.

— Ce n'est pas devers vous que je prends cet engagement, répondit Henriette avec une dignité écrasante, car je ne vous dois rien. C'est

devers moi-même. C'est parce qu'il y a en moi quelque chose qui me dit que ma fierté réclame une expiation et que je ne saurais payer moins que du bonheur de toute ma vie la honte de m'être laissé pénétrer... Ainsi que votre orgueil se rassure, je n'épouserai jamais M. de Vartres.

Isaure, quelle que fût son incroyable audace, resta un instant anéantie sous cette dignité, ce désintéressement, cette abnégation qu'elle comprenait à peine. Elle était bien forcée de reconnaître tout ce qu'il y avait de suprématie élevée chez cette femme qui, par un sentiment exagéré, croyait devoir s'interdire à tout jamais un bonheur qu'elle n'avait sans doute qu'à vouloir pour qu'il se trouvât réalisé. Henriette ne lui avait pas dissimulé le mépris qu'elle lui inspirait, et, pour la première fois, elle courbait le front sous l'insulte. C'était donc à cela que devrait aboutir une intrigue si péniblement menée et au succès de laquelle elle avait intéressé toutes ces mauvaises passions.

— L'amitié ne survit pas à une explication comme celle-là, reprit-elle enfin, et je sens parfaitement que nos relations doivent en rester là. Je me suis emportée et je le regrette. Mais vos paroles, à vous, Henriette, n'ont été ni moins rudes, ni moins sévères... Je n'ai pas besoin de vous demander le secret auprès de votre frère. Je vous laisse le soin de trouver un prétexte quelconque à une rupture indispensable, je la reconnais comme vous... Nous nous retirerons également blessées d'un combat où j'ai pu ne pas avoir le beau rôle... mais, pour vous, ce n'étaient pas des espérances de sept années qu'on venait de renverser ; car il n'y avait pas moins que cela que nous nous aimions.

— Je sais tout cela, dit Henriette, avec un sourire amer.

— Quoi ! il vous aurait dit !... s'écria Isaure, en devenant rouge comme du sang.

— Rassurez-vous, Isaure, M. de Vartres ne m'a jamais parlé de vous qu'avec une réserve digne, et si vous avez quelque chose à vous reprocher, je puis le soupçonner, mais il ne me l'a pas appris.

— Peu importe, après tout. Je vous demande l'hospitalité jusqu'à demain... Demain nous nous quitterons probablement pour ne plus nous revoir... Encore une fois, vous chargez-vous d'arranger tout avec votre frère ?

— Je m'en charge.

— Me promettez-vous de garder le secret ?

— Je m'y engage.

En ce moment, les deux jeunes femmes entendirent frapper à la porte.

— Si c'est mon frère, qu'il entre; mais lui seul, fit Henriette avec une intraduisible émotion.

Isaure alla ouvrir. C'était Canisy. Il tenait une lettre à la main.

— Amédée, je n'ai pas le loisir à présent de vous exprimer toute l'amertume dont mon âme déborde; cela aura son tour... seulement, je veux qu'on sache à la fin que je suis ici chez moi, même pour mon frère, et que je ne reconnais d'autre volonté que la mienne... Maintenant, écoutez-moi bien et veuillez ne rien changer à ce que je vais vous dire... M. de Vartres comprendra parfaitement qu'après... ce qui s'est passé, sa vue doive m'être au moins embarrassante... excusez-moi auprès de lui, je vous prie; mais je ne puis... je ne veux pas le recevoir...

— Il faut qu'il l'ait compris en effet, car il est parti.

Les deux femmes ne purent réprimer un geste d'étonnement.

— Et voici une lettre qu'il m'a chargé de te remettre.

— A moi?

— Mais sans doute.

— Eh bien! lisez-la... haut, madame de Foucault n'est pas de trop.

— Soit, reprit Canisy en ouvrant la lettre de Vartres.

« Madame,

» Ai-je besoin de vous répéter que j'ai plus
» souffert que vous-même de ce qui s'est passé?
» Si Amédée ne vous aimait pas autant qu'il
» vous aime, ce serait à croire qu'il exerçait
» une vengeance contre vous. Tout ce qu'il a
» fait, il l'a fait dans un but que je crains bien
» qu'il n'ait pas atteint... Je sais tout, oui,
» madame; j'ai tout entendu... Vous seriez un
» cœur moins élevé, moins généreux, que cette
» découverte pourrait faire souffrir votre vanité;
» mais vous n'avez que du véritable orgueil, si
» j'ai bien compris votre nature; et vous vous
» consolerez plus aisément que d'autres d'une
» fatalité qui, pour peu que vous le veuillez,
» nous aura mis tous sur la voie d'un bonheur
» auquel je n'eusse pas osé prétendre. Madame,
» je tombe à vos genoux et je viens vous dire :
» — Nous sommes sûrs de nous estimer l'un
» et l'autre, nous apporterons dans cette union
» deux cœurs qui n'ont pas bien du chemin à
» faire pour s'entendre; voulez-vous m'accor-
» der votre main et accepter l'offre d'un nom
» que je souhaiterais plus illustre et plus digne
» de vous? J'ai senti que, jusqu'à ce que vous
» me rappeliez, il était indispensable que je

» m'éloignasse; mais je n'aurais su m'y ré-
» soudre sans mettre à vos pieds et mon bon-
» heur et mon avenir. J'attends un mot qui
» décide de mon sort, Madame. Jusqu'ici j'ai
» vécu solitaire, sans affections. Si ce bonheur
» m'échappait, je croirais qu'il me faut renoncer
» à jamais à être heureux. »

Pendant cette lecture, Isaure n'avait pas détaché son œil ardent de madame de Surbley. Quelle serait la réponse d'Henriette?

— Bien que ceux mêmes pour lesquels je travaille me jettent la pierre, dit Canisy, et qu'ils ne trouvent pas de termes assez énergiques pour caractériser mon incartade, je serai de composition facile, et, pour peu que tout s'achève au contentement de tous, je me déclare satisfait. Quoique Vartres soit très impatient, et cela se conçoit, de connaître son sort, il va sans dire qu'il attendra ton bon plaisir d'autant plus patiemment qu'un exemple récent vient de lui prouver que la soumission dans certains cas sert plus que l'habileté. Prends donc tout ton temps pour répondre, mais réponds et réponds bien.

— Ma réponse est toute prête, et vous voudrez bien, Amédée, la faire parvenir à M. de Vartres. Son offre généreuse, généreuse est le mot, me touche plus que je ne saurais dire; mais elle ne change en rien une détermination que nulle puissance au monde ne serait capable d'ébranler. Je ne me marierai jamais! entendez-vous? Et j'espère que cette dernière et décisive épreuve vous fera renoncer désormais à des tentatives qui, vous le sentez, eussent dû aboutir, cette fois, si je n'étais pas résolue à demeurer libre. Je compte sur vous pour faire comprendre à M. de Vartres que ce refus ne peut le blesser... Ce n'est certes pas mon intention; il a été mon sauveur, je l'ai appelé mon frère, et ce n'est pas parce que vous serez conduit en fou cruel, que je manquerais de justice et de reconnaissance... Mais je dois repousser ses offres, et je les repousse, en le suppliant de garder un souvenir à la pauvre femme qui n'oubliera jamais qu'elle lui doit la vie, triste présent, il est vrai, et parfois lourd fardeau à porter.

— Tu m'accusais de folie, mais c'est toi qui es folle!... Y comprenez-vous quelque chose, vous, madame? poursuit-il en s'adressant à Isaure. Et que pensez-vous de cette obstination à faire son malheur et celui des autres? Cela s'est-il jamais vu?

— Ne tourmentez pas votre sœur, répondit celle-ci, et laissez-la faire à sa guise... peut-être a-t-elle ses raisons...

— Vous entendez madame de Foucault,

Amédée : elle vous donne un bon conseil, suivez-le et épargnez-moi, je vous prie. Je ne serais pas en état d'en subir davantage; en voilà assez pour un jour.

— Monsieur de Canisy, vous savez que nous partons demain, fit Isaure.

— Quoi ! madame, vous allez nous quitter !... Mais que deviendra Henriette sans vous ?... que deviendrai-je ?

— M. de Canisy, il le faut, répondit-elle, d'un ton qui n'admettait ni contrôle, ni discussion.

— S'il en est ainsi, madame, je m'incline et me soumetts, murmura docilement le pauvre garçon.

Gustave DESNOIRETERRES.

(La fin au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Voici l'automne qui s'approche, l'étranger qui s'en va, Paris qui rentre peu à peu dans l'ordre accoutumé. On commence à s'en apercevoir au mouvement que les théâtres se donnent pour affrioler les amateurs. Les affiches, naguère clichées, s'illustrent de titres nouveaux : *Le Gâteau des reines*, le *Théâtre des Zouaves*, les *Gueux de Béranger*, etc., etc. Le Palais-Royal nous annonce le *Genre de M. Pommier*; le Vaudeville nous menace d'*Être aimé ou mourir*; le Gymnase, de son côté, médite une nouvelle comédie en cinq actes; tandis que le Théâtre-Lyrique répète à grande vapeur une œuvre inédite de MM. Scribe et Auber. Vite donc, la main à la plume et n'attendons pas que l'avenir nous déborde pour en finir avec le passé.

A tout seigneur tout honneur. Commençons par le *Gâteau des reines*, comédie en cinq actes de M. Léon Gozlan. Pourquoi la pièce de M. Gozlan s'appelle-t-elle le *Gâteau des reines*? C'est une énigme dont l'auteur seul a le secret. Car de reines point n'en ai vu, et de gâteau pas davantage. Ce titre excentrique et bizarre sert tout simplement d'étiquette à l'histoire du mariage de Marie Leczinska, fille du ci-devant roi de Pologne, avec Sa Majesté Louis XV. A vrai dire, je ne suis pas parfaitement convaincu que ce mariage se soit accompli par suite d'un dépit amoureux et que madame de Prie ait été le de Foy de cette royale union. Mais il faut passer bien des choses aux auteurs, et surtout aux auteurs d'esprit et de talent. Une comédie n'est point une leçon d'histoire, et du moment que M. Gozlan a eu l'art de nous divertir et de nous intéresser durant cinq actes, qu'avons-nous à lui demander de plus ?

Les acteurs, MM. Geffroy, Leroux, Delaunay, mesdemoiselles Dubois et Augustine Brohan, ont partagé, à juste titre, avec l'auteur, la gloire et les honneurs de la soirée.

Le *Théâtre des Zouaves*, de MM. Cormon et Granger, est une de ces pochades nées de la circonstance et dont l'à-propos constitue le principal mérite. De braves soldats, égayant les loisirs du camp et charmant les ennuis du siège en jouant la comédie en amateurs, puis, au premier appel du tambour, faisant, en jupe et en cornette, le coup de feu avec les cosaques, tel est le sujet de cette bluette, qui fait chaudement applaudir cet uniforme zouave si redouté des Russes, mais si bien vu des Français et surtout des Françaises.

Les chansons de Béranger sont une mine féconde où le théâtre puise depuis longtemps à pleines mains. C'est encore à cette source toujours exploitée, jamais tarie, que MM. Duponty et Jules Moinaux viennent d'emprunter trois actes des plus amusants. Les *Gueux de Béranger* nous montrent la pauvreté honnête riant et chantant au fond de sa mansarde, tandis que la richesse sans conscience et sans honneur languit triste et morose sous ses lambris dorés. Cette leçon de morale est égayée par l'humeur folâtre d'une jeune et gentille grisette, jouée à ravir par une charmante actrice du nom d'Alphonsine, que les théâtres de genre oublient au boulevard, quand ils devraient se l'arracher.

A en juger par le bon accueil que le public leur fait chaque soir, vous verrez que les *Gueux de Béranger* ne tarderont pas à devenir millionnaires.

A. DE BRAGELONNE.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.